

LÉNA PONTGELARD

UNE SI MODERNE SOLITUDE



les éditions du _Penseur

#17

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2024

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2024

ISBN : 978-2-490834-18-1

www.lepanseur.com

CHAPITRE 8 – LE FRUIT

Il fait beau dehors. Presque aucun nuage, juste ce qu'il faut pour l'esthétique d'un ciel d'été. Si je me concentrais, je suis sûre que je pourrais entendre les rires dans la rue, le gazouillis des oiseaux, la mélodie lointaine d'un joueur de saxophone, les invités en terrasse et les verres de rosé qui trinquent.

Mais je n'aime pas l'été.

Pour m'en échapper, je m'enferme dans ma cabane. Ça t'amuse de me voir dans mon étuve, tu ne manques jamais de me rappeler que j'ai déjà une pièce à moi, à l'intérieur de la maison.

Tu as raison, Léon, mon bureau est mieux qu'ici, mais j'ai besoin d'être seule avec *lui*.

Notre enfant raté.

Je viens le voir dans sa chambre, ici, pour qu'on discute tous les deux. Il n'y a que de cette façon que j'arrive à m'excuser. Ensuite, quand j'aurai son pardon, je t'en parlerai.

Sans pénitence, personne ne préférerait cette pièce noire dont le bois gobe tous les photons. J'y distingue à peine mes mains. Pourtant, il faut que j'y voie. J'allume ma lampe de chevet, une vieille lampe à huile de

brocante, dont le bulbe a remplacé la mère. Elle éclaire tout juste les grains de poussière qui volent et l'aiguille au bout de mes doigts. Cela ne fait rien, je n'ai pas besoin que ma couture soit nette. Je n'ai pas besoin qu'elle soit belle, il faut juste qu'elle soit efficace. Celui-ci, je ne veux pas avoir à le recommencer. À le rater non plus.

Je n'ai jamais appris la broderie. Quand j'étais petite, j'ai seulement fait du canevas, car les enfants de mon sexe apprenaient de coutume le point de croix. Je n'ai donc pu choisir ni mon ouvrage ni mon œuvre. Je crois que ça t'aurait plu. Tu serais venu, pareil aux autres filles de l'école, tout fier de ton trésor de bouts de fils multicolores emmêlés dans une toile.

Ma mère, armée de la délicate attention de ne pas me laisser tomber à côté de ma féminité, m'acheta donc mon premier patron. Je le commençai seule. Et je le fis d'ailleurs seule, la plupart du temps. Je n'en tirais aucun plaisir, pas d'aversion non plus. Je m'attelais à la tâche parce qu'on me l'avait demandé. J'apprenais l'utilisation des aiguilles à tapisser, la théorie des couleurs et les atroces complémentarités de l'orange. J'entraînais mes doigts sans avoir la gloire de blessures à étaler, sans avoir la fierté du travail accompli. Même s'il l'était plus ou moins, mais toujours trop mal pour en être satisfaite.

Parce que dans mes toiles, je n'imaginai pas de sommets couverts de neige violette, de fleurs à visage de chevaux ou de chats à paillettes. Je reproduisais le monde morne qui m'entourait, approximatif et terne. Bien que je me demande aujourd'hui si je ne faisais finalement pas une faveur aux dahlias qui bordaient notre cour en les étoffant de mes tentatives de points lancés.

Puis, lorsque l'envie de natures mortes, disons moribondes, me quittait, je m'asseyais, seule, sur le grand escalier en acajou de ma maison d'enfance.

Mes outils étaient éparpillés sur les marches et mes pieds pendaient aux courants d'air sur le carrelage beige. J'avais pour uniques compagnons la lumière jaune de la porte vitrée de l'entrée et les portraits de famille sur le mur du dessus. Cela me suffisait. Pas un son ne sortait de ma bouche et pas un motif de ce réduit d'atelier. Pourtant je continuais à broder, parce qu'on me l'avait demandé. Puis un jour, de ces séances étranges, de tous ces écheveaux démêlés, des taches blanches et noires tracées, j'en avais terminé.

Je ne montrais à personne mes trois dalmatiens perdus sur un fond fauve. Je passais le dernier fil entre tous ces voisins, dans un sens puis dans l'autre, et le coupais. Bien à ras. Ma toile devait finir dans le coffre à jouets pour ne plus jamais en sortir.

Je ne sais pas pourquoi, pour *lui*, la broderie m'est revenue.

J'aurais pu choisir la pâte à modeler, avec laquelle mon rapport me paraît plus joyeux. Éphémère, quoique heureux, fusionnel et grégaire. Ou la précision des Lego, la rapidité du carton, la robustesse du grès, la facilité du tricot, si je n'avais pas voulu en faire une épreuve. Un chemin de croix damé au point de croix. Encore que j'utilise un point de chausson.

Peut-être est-ce parce que j'associe la broderie à l'enfance, et quoi de plus simple que d'associer un enfant à l'enfance ? D'autant que la mienne était aussi mortifère que la sienne.

Pour *lui*, j'ai également choisi la soie. Je crois. Je n'ai pas regardé l'étiquette au mètre dans le magasin, et la quantité n'était pas suffisante pour que le prix soit incriminateur, mais la matière brille, et je l'ai déjà déchirée deux fois. Ce doit donc être de la soie, même si la viscosité sait aussi se montrer convaincante.

Mon tissu est bleu pâle. J'aimerais croire que c'est un acte spontané. Que c'est parce que j'aime la couleur bleue. Que je voulais quelque chose de classique. Que c'était un coup de cœur. Que j'aurais voulu décorer sa chambre avec. Que j'aurais acheté ses premiers dou-dous dans ces tons. Qu'elle n'irait qu'avec des cheveux châtons. Qu'elle ferait ressortir ses yeux clairs. Qu'elle irait si bien pour un petit garçon.

Mais je n'en sais rien. Il est mort avant.

Avant qu'on sache que ce serait un garçon, qu'il aurait les cheveux châtons, les yeux bleus, verts, ou noisette à la rigueur, et qu'il serait gentil. Qu'il aurait pu s'appeler Guillaume, Stanislas, Noé, Théodore ou Pierre, qu'il s'appellerait pourtant Amande.

Parce qu'il est mort avant d'exister. La marque qu'il a laissée en moi est incolore, inodore, invisible. Elle ne porte pas son nom, elle n'a pas la forme de son visage. Je ne vois pas sa petite main potelée se fermer sur la mienne quand je m'endors. J'ai tout de même perdu un enfant. Plutôt un drap blanc qui nous a traversés la nuit, dans les couloirs d'un manoir hanté. Un petit rien, de la taille d'une amande.

Pas de visage, pas de cheveux, pas de mains ni de doigts, deux jambes, à peine, sans pieds et sans genoux. Une silhouette, à l'épaule gauche au niveau du rein, une

opération de l'appendicite douloureuse, une cicatrice de fil jusqu'à l'omoplate. Je parle de sa version inanimée. Celle qui n'est pas morte et qui se trouve entre mes doigts. Parce que lui aussi je l'ai fait, il vient de ma chair autant que de mon esprit et il ne lui manque qu'une seule chose : la vie qui t'habite, Léon. Moi, je fais les pantins de la mort, et tu leur souffles l'étincelle.

Celui-là a beau être une cause perdue depuis le départ, j'avais besoin de voir ce que je manquais, de me rattraper. De poser le premier clou de l'étiquette qui le désignerait sur le trou de mon cœur. Pour l'instant, j'ai besoin qu'il soit là, avec moi, pendant les quelques mois qu'on m'a volés. Puis j'aurais besoin qu'il parte, qu'il quitte la maison avec son carton pour l'université.

Je pose mon aiguille et le silence nous tombe dessus. Je me penche encore un peu pour suturer son côté gauche, celui qui est mal en point, car je n'aurai plus besoin de le rembourrer. De mon poste de travail, je ne vois plus les mèches que j'ai lavées et peignées, elles se sont emmêlées à l'intérieur de son corps. Des os mous, des muscles inutiles, des organes blonds, châains et bruns. Des tissus jeunes, exclusivement, sauf une poignée noire et rêche.

J'ai confectionné une bourre de cheveux pour me compliquer la tâche. Avoir plus de temps. Me remettre en question toutes les semaines, me dire que je suis folle, et abandonner par dégoût. Pour l'instant, j'en ai fait la moitié. Plus de quatre mois en à peine un seul. Je fais mon nœud et je pose Amande sur la table. Je passe une main sur sa soie puis je le remets dans sa petite boîte. Il m'attendra sagement, sans cris, sans pleurs et

sans nourrice, jusqu'aux prochains cheveux. Jusqu'au prochain qu'il aurait pu être.

Je me lève et réalise que ma joue gauche est mouillée. Je m'essuie d'un revers de main et j'éteins ma fausse lampe à huile. Lorsque j'ouvre la porte de ma cabane, l'extérieur m'assaille. Il se venge de mon désintérêt. Je traverse la pelouse en glissant dans mes Crocs puis je rentre dans la maison.

— Marie! Je peux aller courir dehors? m'assomme une petite voix.

Elle dispose d'un corps assorti en dessous. Un petit corps propre et mieux habillé qu'hier. Un petit corps joyeux et excité, qui connaît mon prénom et pousse sur le «i». Tu passes l'encadrement de la salle à manger à ce moment-là, les manches retroussées.

— Qu'est-ce qu'il fait encore là? je te demande, incrédule, sans porter attention à l'infime danseur qui virevolte autour de nous.

— Marie, je peux? Léon m'a dit qu'il fallait que je te demande parce que j'allais me salir. J'ai pas de dehors chez moi... S'il te plaît!

— Oui, oui, vas-y...

Sans le regarder, j'ouvre la baie vitrée. Elle bloque un peu, je ne sais plus où j'ai rangé la burette d'huile. J'ai jeté la burette d'huile? Elle était vieille et agglomérée sur le dessus, je m'en souviens, je n'arrivais plus à remettre le bouchon à cause de la poussière et comme elle me répugnait, je l'ai jetée. Maintenant que j'en ai de nouveau besoin, il faudrait que je prenne deux lignes de métro pour en racheter.

— J'ai appelé sa sœur, elle m'a dit qu'on pouvait le ramener ce soir.

— Pourquoi pas tout de suite? Ses parents ne devaient pas venir le récupérer?

— J'ai pas demandé...

Tu souris jusqu'aux oreilles. Même tes boucles se moquent de moi. Je peste puis je tourne la tête vers le jardin. L'enfant vient de tomber dans le gazon. D'ici, je peux voir la terre sur son genou sans qu'il se lève. Tu me rejoins devant la porte vitrée. Toi, tu regardes s'il ne s'est pas fait mal. Je le sais parce que tes yeux sont inquiets. Tu passes ton bras autour de ma taille.

— Comment il s'appelle au fait? je te demande en levant le menton. Tu me l'as dit hier?

— Il s'appelle Tom.

— J'aimais bien ce prénom quand j'étais ado.

— Et maintenant?

Tu glisses une mèche derrière mon oreille.

— Je ne sais pas. Ça dépendra s'il enlève ses chaussures avant de rentrer.